

châles; les chameaux en fournissent aussi dont on tire parti. L'on cultive beaucoup de coton : il est employé presque entièrement dans les manufactures de toile pour l'intérieur du pays. La canne à sucre, dans les provinces méridionales, mûrit plutôt que dans l'Hindoustan; on n'entend pas très-bien l'art de raffiner son suc. On élève une grande quantité de rosiers, afin d'obtenir des fleurs, par la distillation, cette eau de rose qui, dans l'orient, est bien plus estimée que les autres parfums.

Les Persans excellent dans plusieurs branches d'industrie, principalement dans celles qui ont pour objet la fabrication des objets de luxe. Ils surpassent les Turcs et peut-être même les Européens par la vivacité des couleurs qu'ils impriment sur les toiles; elle est réellement surprenante; toutefois, malgré leur brillant, elles n'ont rien qui annonce le talent de distribuer les clairs et les ombres. Les riches tapis que nous nommons tapis de Turquie, parce que c'est de ce pays que nous les recevons, sont faits par les Iliâts nomades qui errent dans les plaines. Les Persans l'emportent particulièrement dans les brocards et les étoffes brochées; ils travaillent l'or, l'argent et le cuivre avec beaucoup de dextérité. Ils taillent et montent le diamant d'une manière médiocre: c'est pourquoi les marchands les apportent taillés d'Europe,

et ont soin de les faire monter à Constantinople dans le goût persan. Les maroquins valent moins que ceux de la Turquie; mais les peaux d'âne et de chameau sont bien préparées.

Le commerce extérieur n'est pas très-florissant; le royaume n'a sur le golfe Persique que le seul port de Bouchir; la mer Caspienne n'offre de débouchés qu'avec la Russie. Cependant, voyageurs par goût et par habitude, dit M. Jaubert, spéculateurs intelligens, communicatifs, infatigables, les Persans s'adonnent au commerce avec ardeur. Placés entre l'Europe et l'Inde, ils en importent par terre les productions, et se contentent ordinairement d'un gain médiocre, espérant étendre leurs affaires par ce moyen.

Plusieurs causes concourent journellement à diminuer les avantages que le commerce procure en Perse aux négocians de profession. Parmi ces causes il faut compter l'aversion très-marquée, sinon invincible, que les Persans ont toujours eue pour la mer. Ils la portent à un tel point, qu'ils préfèrent la traversée des déserts les plus arides et les plus dangereux à la plus courte navigation.

Les négocians qui jouissent d'une certaine aisance n'osent l'afficher, dans la crainte qu'un caprice du souverain ne leur enlève tout ce qu'ils possèdent. C'est pourquoi, l'homme riche, en Perse, comme dans tous les pays où l'on ne peut

élever une fortune stable, se hâte de profiter du présent. Il cherche à s'enivrer du parfum de la volupté, et caché au milieu de femmes empressées de lui plaire, il se plonge dans des plaisirs ignorés.

Les voyageurs qui ont visité la Perse s'accordent dans le tableau qu'ils tracent des habitans de cette contrée. Le Persan est poli à l'excès, prévenant envers les étrangers; il aime en général à exercer les devoirs de l'hospitalité; caressant et insinuant, il est bas avec ses égaux, comme avec ses supérieurs, et se montre toujours doux et affable. Il n'a que l'extérieur de la bonté; il est enclin à tromper, et tient rarement sa promesse, quoiqu'il prodigue les protestations de bienveillance. D'ailleurs il aime à s'instruire; il manifeste une curiosité louable en interrogeant les étrangers sur les mœurs et les usages de leur pays, sur les sciences que l'on y cultive, sur les arts auxquels on s'y adonne; il reconnaît en eux cette supériorité de lumières qui le porte à les estimer quoiqu'ils soient d'une religion différente de la sienne. L'on pense que si la Perse avait été, par sa position, en contact immédiat et continu avec l'Europe chrétienne comme l'est la Turquie, elle aurait adopté les mœurs européennes.

Les Persans sont mahométans chiïtes ou de la secte d'Ali, et comme tels, détestent les sun-

nites ou sectateurs d'Orcan. Ils sont tolérans, quoique très-attachés aux pratiques minutieuses de la religion. Les chrétiens jouissent en Perse de presque autant de liberté que les Musulmans. Si on les insulte, si on les frappe, ils peuvent se plaindre et même se défendre. Les Persans passent leur vie à dissenter sur le Coran, et prennent plaisir à discuter avec les chrétiens; ils ne s'offensent pas d'un propos irrévérent contre Mahomet ou Ali. Ils nous regardent avec commisération et plaignent notre destinée de n'avoir pas eu le bonheur de naître dans la vraie foi.

D'un autre côté, le Persan porte la superstition au plus haut degré; il ne mange jamais avec un chrétien, il ne touche point aux mets préparés par les mains d'un infidèle, et craint de se souiller en buvant dans la même tasse, en fumant dans la même pipe. Un barbier persan ne rase jamais un infidèle.

Quoique naturellement actif, le Persan s'accoutume pourtant à l'oisiveté. L'on voit dans les anti-chambres des grands une multitude de valets qui aiment mieux servir, pour un peu de nourriture et de vêtement, que de se livrer à l'agriculture ou à un métier.

On lit dans Platon et dans Hérodote que les anciens Perses avaient horreur du mensonge, qu'il passait même chez eux pour un vice bas et hon-

teux. Combien leurs descendans ont dégénéré! Les Persans d'aujourd'hui sont le peuple le plus menteur de la terre : l'enfance est accoutumée à dissimuler, à répondre effrontément dès qu'elle est interpellée ou réprimandée, et à se tirer d'embarras par des subterfuges. Tout mensonge est irréprochable, selon eux, s'ils y voyent leur intérêt.

Adroit et fourbe, le Persan ne craint pas de rompre ses engagements. Il trouve aisément des faux témoins qui l'aident dans les affaires difficiles. Ces sortes de gens sont encore plus communs en Perse qu'en Turquie. Le Persan est extrêmement avide : c'est au poids de l'or que dans son pays l'on achète le plus léger service. Ses mains toujours ouvertes pour recevoir, ne le sont jamais pour donner : quand il ne peut faire autrement, ses cadeaux sont mesquins ; il n'est prodigue qu'en promesses.

Comme dans la plus grande partie de l'Asie, les femmes persanes n'ont jamais vu l'homme qu'elles épousent. Le mari ne connaît sa femme que sur le rapport d'autrui. Lorsqu'un mariage est arrêté, les parens s'assemblent chez le père de la fille. Celui-ci, accompagné de ses proches parens, reçoit le futur à l'entrée de la maison, l'embrasse, le conduit dans la salle et se retire ; car il ne doit point assister au contrat, afin de laisser toute

liberté pour la stipulation du douaire. Le contrat est reçu par le cheik al islam, le cadi, ou un mollah, selon le rang des parens, en présence des seuls procureurs des futurs conjoints. L'accordée, accompagnée de plusieurs femmes, vient dans un cabinet voisin dont la porte est entr'ouverte ; alors le procureur de la future se place à l'entrée du cabinet et déclare qu'il la marie au jeune homme qu'il nomme ; le procureur de ce dernier en fait autant ; le magistrat demande aux époux s'ils ratifient la promesse mutuelle qu'ils viennent de se faire, dresse le contrat, y appose son sceau et celui des assistans, et le remet au procureur de la fiancée, afin qu'en cas de divorce, elle ait un titre pour réclamer ses droits.

Les noces se célèbrent trois à quatre jours après la signature du contrat, et durent dix jours ; le dernier, on porte en grande pompe chez l'époux les vêtemens, les bijoux, et les autres effets de la mariée, sur des chameaux, au son des instrumens. Vers le soir les parens et les amis se rassemblent chez elle avec des musiciens et des danseuses ; on sort en grand cortège, les hommes vêtus de leurs plus beaux habits, les femmes enveloppées d'un voile de soie rouge ; les musiciens et les danseuses précèdent. La fiancée est couverte de la tête aux pieds par un voile de soie ou de mousseline rouge. Tantôt elle est conduite sur un cheval richement

harnaché, tantôt dans un taktirévan qui est une espèce de litière.

Arrivé à la porte du futur, le cortège est reçu par le père et la mère du jeune homme ; les hommes passent dans une pièce, les femmes dans une autre ; on soupe : le festin achevé, la jeune fille est menée dans la chambre de son époux. Alors celui-ci voit sa femme pour la première fois.

Les femmes s'occupent à broder, à filer, à faire leurs vêtemens. Elles surveillent ce qui concerne l'intérieur de la maison, tiennent le compte des dépenses journalières, règlent tout ce qui concerne le service. Leurs amusemens consistent à se rendre des visites entre elles, à aller au bain, à se donner des repas ; elles font venir des danseuses et des musiciennes. Les femmes d'un certain rang sortent rarement, et sont alors complètement cachées par leur voile ; celles d'une condition inférieure vont partout librement : dans les campagnes on voit les plus âgées qui, assises auprès d'un puits ou sur le bord des fontaines, causent en filant du coton, tandis que les jeunes filles remplissent leurs outres ou leurs cruches.

Les femmes jouissent de la société des parens de leurs maris et de celle de quelque vieux voisin. Elles ont dans leur intérieur un empire tellement despotique, qu'un mari n'oserait renvoyer un domestique sans leur consentement. L'éducation

de leurs enfans leur est entièrement confiée, ce qui leur procure sur eux un pouvoir très-grand ; elles ont aussi le droit de les marier.

Le nombre des femmes légitimes ne peut être de plus de quatre. Quelquefois les Persans en prennent temporairement une cinquième ; ensuite ils lui rendent sa liberté en la comblant de présens. Cette espèce d'accord se fait devant le juge.

Lorsque les femmes persanes savent lire, écrire et broder, leur éducation est achevée ; jamais aucun art d'agrément, ni l'étude n'embellissent leurs grâces naturelles, n'enrichissent leur esprit ; comme elles vivent renfermées dans un harem, la société ne forme jamais leurs manières et leur ton.

Quelques voyageurs ont vanté la beauté des Persanes, surtout de celles de la province d'Yezd. Du reste, les idées des Persans sur la beauté diffèrent passablement des nôtres. Un grand œil noir, languissant, voluptueux, est selon eux le charme par excellence. Des yeux d'antilope, une face de pleine lune, une taille de cyprès, tels sont les principaux caractères de la beauté ; on y ajoute des boucles de cheveux bien noirs, des joues et des lèvres de roses.

La tête des femmes est coiffée d'un bandeau ou d'un bonnet plus ou moins riche, dont elles varient la forme suivant leur goût. Elles la couvrent souvent d'un châle ; les femmes du peuple n'y ont

qu'un simple mouchoir noir. Les cheveux arrangés en tresses flottent par derrière; ceux de devant sont rabattus sur le front : quelques mèches tombent négligemment des deux côtés sur les joues. La chemise de soie rouge ou de toile de coton blanche descend jusqu'à la ceinture; attachée au-dessus des épaules par un cordon, elle cache le sein. La robe est ouverte par devant, et se ferme sur la poitrine avec des gances ou de petits boutons en or, en argent ou en soie; elle est retenue autour de la taille par une ceinture brodée qui est ornée sur le devant d'une plaque d'or ou d'argent, enrichie de pierreries; les femmes du commun se ceignent de châles du Kerman ou d'autres moins précieux en laine ou en soie qui se font dans le pays.

Les Persanes portent un pantalon de soie ou de toile de coton très-ample; de même que les hommes, elles ne se servent que de demi-bas tricotés de laine ou de coton de diverses couleurs, enjolivés de mauvais dessins. Elles ont pour chaussure des espèces de mules, tantôt à talon élevé, tantôt plates et ferrées à l'extrémité : ces pantouffles sont faites avec du cuir de cheval ou de chèvre teint en rouge ou en vert.

Les femmes se teignent en rouge, avec le suc du henné, les ongles et la paume des mains; elles regardent comme un agrément infini d'avoir les

sourcils joints ensemble. Celles auxquelles la nature a refusé cet avantage se peignent avec une poudre l'intervalle qui les sépare. Pour ajouter à la vivacité de leurs yeux, elles posent sur le bord de leur paupière un trait léger de surmé qui est une poudre noire. Les bijoux et les perles brillent sur la tête et sur le cou des femmes riches; leurs doigts sont chargés de bagues et leurs bras garnis de bracelets enrichis de pierres précieuses.

L'habillement des hommes est moins imposant que celui des Turcs. La chemise en soie rouge d'un tissu serré, ou en coton blanc, n'est point ouverte sur la poitrine comme les nôtres, mais sur le côté; on l'attache avec un bouton ou un lacet : elle ne descend que jusqu'à la ceinture et retombe par-dessus le pantalon qui est large. Jamais les Persans n'ont de cravate, même dans les froids les plus rigoureux. Ils mettent sur la chemise un vêtement qui est, pendant les chaleurs, de coton imprimé, et de coton piqué durant la saison froide. Il couvre la poitrine et se ferme à l'aide de deux cordons. On passe par-dessus ce premier habit un second vêtement en soie, d'un tissu très-serré, rouge, vert ou d'une autre couleur; il est ouvert sur le devant et garni des deux côtés d'une rangée de boutons en filigrane d'or ou d'argent. Les manches sont fendues sur l'avant-bras et fermées aussi par des boutons. La

ceinture est un châle du Kerman ou de qualité plus commune. Tous y attachent un khandjar ou poignard dont le manche est souvent enrichi de pierres précieuses.

En hiver, les riches se couvrent ordinairement d'une pelisse en peau de mouton ; les plus grands personnages en ont qui sont doublées et bordées de renard noir ou de marte. Le peuple se revêt d'une redingote de drap, dont la manche est fendue au milieu.

Depuis le roi jusqu'au moindre de ses sujets, tous les Persans se couvrent la tête d'un *kulah*, ou bonnet de laine d'agneau ou de mouton noir, à laine courte et crépues, doublé en dedans d'une peau grisâtre, et terminé par une calotte de drap rouge ou bleu, ou même d'une simple peau blanche ou d'une toile imprimée. La seule distinction qui existe dans ce genre de coiffure consiste dans un châle roulé autour du *kulah*, distinction réservée au roi, aux princes et aux grands.

Les Persans se rasent la tête, et ne laissent que deux mèches de cheveux derrière les oreilles ; ils laissent croître leur barbe : rien n'égale le soin qu'ils en prennent ; ils la lavent soigneusement, la peignent, en ajustent soigneusement les poils, et tous les quinze jours la teignent pour lui conserver une belle couleur noire bien foncée et brillante.

Plusieurs villes de Perse ont successivement joui de la prérogative d'être la capitale du royaume et la résidence du roi. Depuis la fin du dix-huitième siècle, Teheran a cet avantage : cette ville est située dans une plaine bien arrosée, à quatre lieues au sud de la chaîne des montagnes de Tchimirân, qui sépare le Mazandéran de l'Irac-Adjemy, et qui est dominée par le pic du Demavend ; ce pic est à dix lieues à l'est de Teheran. En tout temps, son sommet, élevé de 1,200 toises au-dessus du niveau de la mer, est couvert de neige. La fumée qu'il jette quelquefois donnerait lieu de croire que c'est le cratère d'un volcan qui n'est pas encore éteint. Les tremblemens de terre, fréquens dans le Mazandéran et l'Azerbaïdjan, viennent à l'appui de cette opinion.

Teheran est à trente-huit lieues au sud de la mer Caspienne ; elle a plus d'une lieue de circonférence, elle est entourée d'un mur en briques, flanqué de plusieurs tours, et ceinte d'un large fossé. Depuis que le souverain y a établi sa résidence, cette ville augmente rapidement ; cependant elle offre un triste aspect à un européen. Il ne voit que des maisons construites en briques séchées au soleil, il marche dans des rues étroites et non pavées que la boue rend impraticables dans les mauvais temps ; le monarque cherche à l'embellir par des édifices. Parmi ceux-ci, on re-

marque une mosquée dont le dôme est revêtu de lames d'or. Le roi habite l'*arc* ou citadelle, vaste bâtiment de forme carrée, embelli par des jardins magnifiques, et défendu par un mur épais et élevé. On estime la population de Teheran à 50,000 âmes.

On doute que, malgré les efforts du souverain, Teheran puisse jamais devenir une ville aussi florissante que le fut Ispahan sous la dynastie des Séfys. Sa situation à une extrémité du royaume, dans un terrain sablonneux et peu fertile, loin de toutes les grandes routes qui communiquent d'une ville à l'autre de l'empire, empêchera toujours qu'elle ne devienne riche et commerçante. A ces inconvéniens, il faut joindre l'insalubrité de l'air occasionée par les chaleurs brûlantes de l'été, qui deviennent insupportables lorsque les vents soufflent de l'est, de l'ouest ou du sud. Heureusement elles sont tempérées par le vent du nord qui vient de la mer Caspienne; mais alors même elles causent des maladies dangereuses. On est obligé d'abandonner cette ville depuis le mois de juin jusqu'à la fin de septembre; pendant ce temps, le roi va avec sa cour camper dans la plaine de Sultanieh, qui en est éloignée de cinquante-deux lieues dans le nord-ouest.

La mauvaise qualité des eaux contribue surtout à engendrer des maladies parmi les habitans de

Teheran; elles ont un goût saumâtre. Les riches envoient chercher l'eau du Keretch qui est à deux lieues de là.

A une lieue au sud-est de Teheran, sous les ruines de Rhagés ou Raï, qui, fondée par les premiers rois de Perse, devint une des villes les plus peuplées et les plus riches de l'empire, on y voit des inscriptions en caractères cufiques, formées par des briques de couleur incrustées dans le mur.

Ispahan, siège de la monarchie sous les Séfys, n'est plus que la résidence d'un gouverneur de province; elle offre, dans toutes ses parties, des marques funestes des révolutions. Elle n'est environnée que de ruines et de décombres; son commerce, considérable encore, n'est plus que l'ombre de celui qui contribuait à sa prospérité au dix-septième siècle. Le mur qui l'entourait est de tuf; son enceinte, encore considérable, renferme une quantité de jardins et d'espaces vides ou remplis de bois. Sa population est au plus de 100,000 âmes, ce qui fait à peu près le sixième de ce qu'elle fut du temps de Chardin.

Malgré sa décadence, Ispahan conserve encore des édifices somptueux. Le palais royal égale, par sa grandeur, les plus beaux édifices de l'Europe dans ce genre. Il est sur le Meïdan, place magnifique, dont la longueur est de 300 toises et la largeur de 150. Au sud de cette place est la mosquée